

***Histoires entre quatre murs* de Diane-Monique Daviau (L'arbre
HMH)**

Gilles Cossette

Numéro 26, été 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39591ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1982). Compte rendu de [*Histoires entre quatre murs* de Diane-Monique Daviau (L'arbre HMH)]. *Lettres québécoises*, (26), 28–29.

vaillante ; il y a plus d'égalité dans leur relation et leur amour paraît plus fort. Côte à côte ils affrontent la misère (*Le choix*), la vieillesse (*L'arbre*, *Le disque de Caruso*), ils connaissent la joie d'avoir des enfants (*La tour*, *Le Portugais*).

Avec la vie de couple et la fécondité, l'accouplement est une des préoccupations qui prennent le plus de place dans la vie de ces paysans. Quand Dormayon, le géant, arrive dans un hameau où les gens sont petits et râblés, on s'inquiète pour lui : comment lui trouver une partenaire à sa taille ? (*Le géant*) Dans *La fille Éva*, Rose, une villageoise compatissante, voudrait qu'Éva, célibataire prude et sans attraits, connaisse le plaisir. Elle charge un jeune et beau garçon d'initier la demoiselle. Dans *Le pot d'or*, « la fille Coudois », grâce à un héritage, se trouve enfin « un mari jeune et beau, et fort en muscles. »

La nouvelle la plus réussie, sur ce thème, et la plus belle, parce que l'accouplement y est aussi une alliance, est *Le Portugais*, dont Victor-Lévy Beaulieu parle longuement dans sa préface :

C'est pourquoi quand je lis Le Portugais, je suis ému, à cause de la beauté des terres noires dont parle Yves Thériault, mais aussi parce qu'il y a ce venant, fraîchement arrivé du Portugal, mais déjà assez connaissant du village québécois traditionnel pour faire sa première visite à la boutique de forge afin de déclarer ses intentions, c'est-à-dire acheter une terre. Un an à peine, et le Portugais obstiné et seul transforme la friche et la terre noire en richesse... (p. 23)

Car Jaò, comme l'Italien de *Floralie*, où es-tu, apporte une magie, qui vient peut-être du soleil de son pays natal ; « ... il ne savait que construire des chemins de fer, racontait Carrier à propos de l'Italien, et jouer de l'harmonica ; il savait aussi donner le bonheur ». À *Floralie*, il avait révélé « la merveille d'être vivante ». ¹ De même, le Portugais est un « faiseur de miracles dans la terre noire ». On vient, du village, jusqu'au bout du deuxième rang pour voir les richesses qu'il a tirées d'un sol qu'on croyait pauvre. Mais il y a plus : la voisine de Jaò, Gervaise, est veuve, encore jeune, et ses champs sont abandonnés à eux-mêmes. Elle s'est résignée à sa solitude et à sa stérilité. Le Portugais lui fait découvrir, comme le dit Victor-Lévy Beaulieu, « ce qu'elle a toujours été mais que la vie a failli tuer ; une femme bonne et fertile comme la terre noire, qui rêve de paix, d'un homme et d'enfants afin que le paysage se découvre de partout, embellissant l'espace et le temps ».

Le tout dernier texte, *Noël d'antan*, n'entre pas dans les deux catégories dont j'ai parlé. Thériault, sortant de la fiction, y raconte un souvenir d'enfance et décrit les rues de Notre-Dame de Grâce au début des années 20. C'est un très beau récit, qui donne envie de lire d'autres souvenirs d'Yves Thériault.

1. Carrier, Roch. *Floralie, où es-tu ?*. Éditions du Jour, 1969, pp. 39 et 53.

Histoires entre quatre murs

de Diane-Monique Daviau

(L'arbre HMH)

Il y a des nouvelles qui commencent de telle façon qu'on a l'impression que l'auteur n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait raconter avant d'avoir rédigé la première page et on le sent péniblement chercher l'inspiration comme d'autres cherchent leurs mots. Quelque chose d'étouffé, de circonspect, dans ces débuts, fait craindre le pire. Et puis le récit se met à vivre, ou à dépérir, c'est selon, et on est fixé.

Rien de tel chez Diane-Monique Daviau. Dès les premières phrases, le lecteur se sent pris en main, avec cette autorité propre aux bons conteurs, cette assurance irrésistible aux vertus hypnotiques. Quel atout pour un auteur qui a effectivement des choses à dire ! Comme la petite fille de *L'Arbre tombé*, qui sait imposer sa voix et ses jeux, bien qu'elle soit la benjamine du groupe, Diane-Monique Daviau entraîne ses lecteurs, avec des ruses de Sioux, dans des récits pleins d'agréments, de surprises et de matière à réflexion. On s'y laisse vite prendre car Diane-Monique Daviau a d'autres qualités précieuses pour un conteur. D'abord un grand amour de la vie, jusque dans les petits détails de la vie quotidienne, et un idéalisme tout à fait supportable. On ne peut certainement pas accuser Diane-Monique Daviau de verser dans le misérabilisme ou dans le passéisme. Ses personnages sont nos contemporains, de ces gens qu'on rencontre dans les universités, les musées, les aéroports, les restaurants. Les jeunes lisent, voyagent, les femmes sont architectes et les petites filles rêvent du jour où elles pourront faire des placements ou commanditer des coureurs automobiles ; ce sont les pères qui s'occupent des enfants, qui leur parlent, et ils le font généreusement, patiemment, tendrement.

Or ces histoires ne sont pas mièvres. Non seulement elles sont vraisemblables mais, en un sens, elles sont plus vraies que la réalité parce qu'elles se situent quelque part à la frontière entre l'hyperréalisme et la science-fiction, une science-fiction efficace qui serait plus préoccupée de l'avenir immédiat de l'humanité contemporaine que de celui de générations lointaines. Dans *Histoire entre quatre murs*, par exemple, un jeune père, pour endormir son fils, Félix le bien nommé, lui raconte l'histoire que l'enfant réclame, celle des objets qui meublent sa petite chambre. Celle-ci n'est pas luxueuse mais elle est riche. Tous ces objets banals ont un passé, une histoire, celle des êtres par qui ils sont venus jusqu'à Félix, parents et amis parfois éloignés, comme la mère Friture, une vieille brocanteuse, ou un tisserand que les parents de Félix avaient rencontré au cours d'un voyage en Afrique du Nord. Félix est sensible à la présence de ces personnages, ressuscitée par le récit de son père ; « on dirait, dit-il, que la chambre est pleine de monde, et je me sens bien dans mon lit ». Après le départ de son père, Félix se met à imaginer comment, un jour, il racontera la même histoire à son fils. La même ? Non, pas tout à fait. Car Félix rêve d'une suite, d'un dépassement. L'avenir naît, dans l'obscurité de cette petite chambre, dans un cœur d'enfant, et tout un héritage de générosité est pris en charge. *Histoire entre quatre murs* est un bijou et je laisse au lecteur le plaisir d'en découvrir le dénouement, *fin ouverte*, c'est le cas de le dire, qui fait de ce conte un poème.

L'une des raisons pour lesquelles ces histoires ne sont pas mièvres, c'est que Diane-Monique Daviau a de l'imagination, celle qui sait, au bon moment, trouver le détail « qui ne s'invente pas », qui « fait vrai », tout en donnant à rêver. J'aime bien qu'un enfant à qui on demande s'il a des projets d'avenir réponde : « Moi je serai pianiste de concert ou diamantaire. » Cet enfant-là ne laisse pas indifférer et on est curieux de savoir ce qui lui arrivera ; et si, en l'occurrence, on s'avise de lire son histoire, on sera surpris et même bien attrapé. Diane-Monique Daviau, en effet, est astucieuse. Elle a de l'humour, aussi, un mélange bien dosé de gaieté rafraîchissante et de franchise abrupte, un peu réfrigérante comme certaines colères d'enfant. Dans *Moi aussi*, une petite fille décide de devenir professeur de français le jour où elle rencontre à l'épicerie son professeur de français, qu'elle admire. Elle découvre, éberluée, que M. Perrault achète du yaourt, du pain noir, du roquefort et des endives, aliments qu'elle n'a jamais goûtés. Plus tard elle l'aperçoit dans son jardin fleuri, entouré de sa famille et lisant sous les arbres. « Moi aussi ! » se dit-elle. Quelques années plus tard on la retrouve professeur de français ; elle a pris goût au roquefort, elle aussi. Et elle a déchanté. Les



étudiants, les professeurs ? « Une bande d'affalés qui ne veulent rien comprendre. » Les collègues ? Ils se coupent mutuellement l'herbe sous le pied et se font des sourires hypocrites. Et que doit-elle faire le soir, le samedi, le dimanche ?

... je déverse une mer d'encre rouge sur des copies d'examen et des travaux fabuleusement bâclés, j'assiste aux réunions et aux conférences de toutes sortes inventées pour éloigner de leur jardin les professeurs sans ambition, ceux qui ne pensent qu'à s'étendre au pied d'un arbre et à lire de la poésie. (p. 67)

Heureusement, il y a, parfois, les rires des étudiants. « Ces rires sont de petites villes flottantes que j'habite un instant et qui ressemblent à un pays ». Mais la déconvenue de la jeune enseignante est telle qu'elle songe à abandonner son métier ; « ... j'en ai assez, dit-elle, du savoir. Moi aussi. »

Pour parler d'une autre déception, celle de Karim, « un homme d'été, de sable, de soleil » qui ne s'habitue pas au froid québécois, Diane-Monique Daviau se montre plutôt tendre, légèrement ironique. Certes, Karim est malheureux au Québec, car « il est un homme de soleil, et en homme de soleil il dit : « le soleil devrait luire pour tout le monde. » Pourquoi vivre sans cette lumière chaude, sans mer, sans sable ? » (p. 36) Bien sûr, comme Marcia, la jeune Chilienne dont parle Marilù Mallet dans *Les compagnons de l'horloge-pointeuse*, Karim souffre du froid : « les pieds gelés, par Allah, c'est terrible, ou le vent qui vous pâme, les cils et la barbe transformés en glaçons, les enfants qui toussent à se faire éclater la gorge, les voitures qui vous éclaboussent de neige noire et boueuse. » (p. 37) Il se souvient, lui, du sable sous les pieds nus, des palmiers, du parfum du jasmin, des figuiers, des dattes, « des enfants qui jouent à se jeter pieds joints dans la mer ».

Et pourtant. Les efforts que fait Karim pour s'acclimater ne sont pas tout à fait vains. Lui qui ne voulait pas entendre parler de pommes ni de sirop d'érable, il est devenu spécialiste de la tarte aux pommes campagnarde. Et Corinne, son épouse québécoise, a changé, elle aussi :

Le matin, lorsqu'il se lève, sa Corinne a déjà préparé le thé à la menthe, sans lequel la journée ne serait pas une vraie journée. Elle le fait d'ailleurs mieux que lui.

La vie est pleine de contradictions. (p. 39)

Diane-Monique Daviau est professeur d'allemand, ce qui nous vaut quelques aperçus savoureux sur les milieux de l'éducation : *Moi aussi, Comment dites-vous, Pavillon tu es volage, et La paille et la poutre*, sur les mésaventures d'un éducateur qui joue avec beaucoup de zèle le rôle de conscience morale de l'institution où il travaille. Mais on sent un peu trop, dans ces textes, la formation de linguiste de Diane-Monique Daviau. Jongler avec les mots donne parfois d'originales entrées en matière (*Comment dites-vous*) mais quelquefois aussi de bien mauvaises nouvelles (*Problèmes de vis*). Et il y a un rien de pédanterie dans un texte comme *Si l'été se prolonge*. Ceci dit, *Histoires entre quatre murs*, de Diane-Monique Daviau, est un livre plein de promesses.

L'oiseau de fer

de Nadia Ghalem

(Éditions Naaman)

Nadia Ghalem est née en Algérie, à Oran. Elle travaille depuis une vingtaine d'années comme reporter pour la radio et la télévision. Installée au Québec depuis plus de quinze ans, elle est actuellement recherchiste et animatrice à Radio-Canada et à Radio-Québec. Elle a déjà publié un recueil de poèmes, *Exil*, et *Jardins de cristal*, récit paru en 1981 chez Hurtubise HMH.

Les nouvelles de Nadia Ghalem, de facture très conventionnelle, sont sobres, sans recherche. Grâce à des formules inusables, elle plante adroitement un décor, brosse des personnages, les jette dans une aventure. Écriture efficace, austère, un peu terne. Ses héros, dans leurs monologues intérieurs, ont légèrement tendance à discourir. Ils sont jeunes, ambitieux, ils ont de la culture, des idées. Des problèmes de civilisation, aussi, et c'est là qu'ils deviennent intéressants. François, dans *Le regard*, juge sévèrement sa génération, une « soi-disant génération perdue, sans génies, sans espoir, contestant le diabolisme de l'argent par un diabolisme aussi destructeur : la généralisation des drogues plus ou moins frelatées ». (p. 21) Heureusement, il a gardé, lui, grâce à des études en psychologie, un certain respect pour les délicats mécanismes du cerveau humain, « le plus perfectionné des ordinateurs ». Mais

comment se sent-on, en se réveillant, quand on s'aperçoit qu'on a été drogué à son insu au cours d'une soirée mondaine ? Que fait-on quand on apprend que la jeune femme avec qui on était ce soir-là, qu'on commençait à aimer, s'est retrouvée à l'hôpital, pour les mêmes raisons ?

Pascal, le cinéaste de *L'envol des flamants roses*, est coincé entre deux civilisations. Parce qu'il est lui-même né en Afrique, fils d'un colon et d'une Africaine, il ne peut pas supporter les palabres des ethnologues que son travail l'amène à côtoyer. Leur incompréhension, leur manque de tact le hérissent. D'autre part il a voyagé, il s'est occidentalisé. Au début, en revenant en Afrique, il avait eu « la prétention de changer le cours des choses, d'imposer sa marque à tout ce qui le concernait... ». On dirait un personnage de Malraux :

Ils parlaient science, politique, chacun selon sa personnalité ou ses origines. Pascal se sentait marginal face à eux. Il avait décidé une fois pour toutes de se défaire des stéréotypes et des étiquettes. Il se voulait disponible pour ses recherches et il croyait de plus que l'Art restait à la fois le moyen le plus puissant et le moins violent de faire dialoguer les hommes entre eux. (p. 10)

Rien d'étonnant, alors, à ce que l'Afrique qu'il découvre, sous les traits de Lucie, la jeune doctresse guyanaise, lui donne le vertige, lui qui a connu Los Angeles, pourtant, et New York, « avec ses humains déroutants, et son envoûtement ambigu ». L'Art est une chose, la réalité en est une autre, parfois fort troublante.

Jean le petit Amérindien, le protagoniste de la nouvelle qui a donné son titre au recueil, est de loin le plus touchant et le plus attachant des personnages de Nadia Ghalem, à cause de la distance qui sépare les deux civilisations entre lesquelles il tombe, pour ainsi dire, en chute libre. *L'oiseau de fer*, incidemment, a un sujet digne d'Yves Thériault ; qu'on en juge : le petit Jean, qui vit dans une réserve, a reçu de son grand-père une pépite d'or, une *larme de terre*, souvenir des ancêtres qui avaient été « libres comme le chevreuil et forts comme l'original ». Il a la mission de la garder et de la transmettre plus tard à ses descendants. D'abord il accepte mal cet héritage :

